

ERIK AXL SUND

# Saison morte

MÉLANCOLIE BLANCHE

actes noirs

*ACTES SUD*

Stora Essingen, archipel de Stockholm. Une femme qui va bientôt mourir feuillette pour la énième fois le livre qui l'obsède depuis des mois. Criblé d'annotations fiévreuses, son exemplaire de *Vie et mort de Stina* tombe en lambeaux. Sa lecture acharnée va s'avérer fatale.

Gare de triage de Tomteboda, au nord de la capitale. Deux chocs attendent le conducteur d'un train de marchandises : le premier lorsqu'il découvre un corps inerte dans l'un des wagons, le deuxième lorsque ce qu'il pensait être un cadavre lui agrippe la main avant de sauter du train. La jeune fille maigrichonne qui s'enfuit à une vitesse surnaturelle lui rappelle l'esprit de la forêt qui hantait ses cauchemars d'enfance.

Un meurtre sur la presqu'île de Kvarnholmen oblige l'inspectrice Jeanette Kihlberg à couper court à ses vacances. Sa vie ne sera plus jamais la même. Un meurtre en entraîne un autre, une secte joue avec l'expérience de mort imminente, des enfants disparaissent... Et certains parents n'auraient sans doute jamais dû l'être. Au centre de tout, une fille sortie de la forêt et devenue malgré elle le personnage d'un roman.

Dans ce dernier opus, le duo Erik Axl Sund tisse avec brio une intrigue redoutable et démontre une nouvelle fois que la sensibilité poétique n'est pas étrangère à la terreur.

SAISON MORTE

“Actes noirs”

ERIK AXL SUND

*Erik Axl Sund est le nom de plume du duo formé par Jerker Eriksson (né en 1974) et Håkan Axlander Sundquist (né en 1965). Håkan est ingénieur du son, musicien et artiste. Ancien bibliothécaire de prison, Jerker est producteur du groupe électro-punk de Håkan, iloveyoubaby !. Déjà parue chez Actes Sud, la trilogie Les Visages de Victoria Bergman comprend Persona (2013), Trauma (2014) et Catharsis (2014). Après Les Corps de verre (2015) et Une vie de poupée (2021), Saison morte est le dernier volet indépendant de la trilogie Mélancolie.*

DU MÊME AUTEUR

*PERSONA. LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 1*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 117.

*TRAUMA. LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 2*, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 132.

*CATHARSIS. LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 3*, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 142.

*LES CORPS DE VERRE. MÉLANCOLIE NOIRE*, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 189.

*UNE VIE DE POUPÉE. MÉLANCOLIE GRISE*, Actes Sud, 2021 ; Babel noir n° 285.

Titre original :

*Otid. Vit melankoli*

Éditeur original :

Ordfront Förlag, Stockholm

© Erik Axl Sund, 2022

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2023

pour la traduction française

Photographie de couverture : © Annabelle Piazza / Arcangel Images

ISBN 978-2-330-17520-7

ERIK AXL SUND

# Saison morte

MÉLANCOLIE BLANCHE

roman traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne

*ACTES SUD*



*Si l'on enlève sa mère à un petit oiseau et qu'on la remplace par une botte en caoutchouc, le petit choisira d'en faire sa mère.*

*Si l'on montre au petit oiseau deux objets, l'un dur et froid mais qui contient de la nourriture et l'autre seulement doux et chaud, le petit choisira toujours celui qui est doux et chaud.*

PER QVIDING,  
*Vie et mort de Stina.*



## PROLOGUE

La femme qui va bientôt mourir est assise sur un banc d'Essingetorget. Elle s'appelle Lola Ljungstrand. Elle se repose, en sueur, essoufflée d'être venue à pied depuis son domicile de Bergshamra. Un trajet de plus de dix kilomètres. Lola a vécu toute sa vie à Stockholm, mais n'a jamais mis les pieds sur l'île de Stora Essingen. Quarante-cinq ans sans raison d'y aller, mais aujourd'hui elle a fini par en avoir une.

La raison de sa venue se trouve dans son sac à main. C'est un livre qui, bien qu'elle le possède depuis moins de deux mois, a déjà été lu dans tous les sens, annoté et souligné.

Elle traverse la petite place au centre de l'île, s'engage sur Essingestråket, puis prend à gauche vers le stade.

Elle sort le livre de son sac, le feuillette jusqu'au bon endroit et, tout en marchant dans l'allée qui conduit jusqu'à Aluddsparken, sur la rive sud-ouest de l'île, elle commence sa lecture.

*Stina Qviding, de Vitvattnet dans le Jämtland, avait dix-huit ans quand, à l'automne 1869, elle est arrivée à Stockholm. Elle avait rejoint l'exode de ceux qui partaient vers le sud en quittant les localités sinistrées du Norrland, et elle avait échoué à Stockholm, comme beaucoup, dans la rue, une boîte de conserve à la main.*

*Pendant son séjour à Stockholm, Stina s'est souvent rendue à Stora Essingen, où son cousin Axel avait été condamné aux travaux forcés dans les années 1850. Axel avait comme elle quitté Vitvattnet pour Stockholm où il avait lui aussi fini par être obligé de vendre son corps pour survivre. Une nuit, il avait été surpris*

*dans une "situation inconvenante". Avec un autre homme, il avait usurpé une forme de bonheur qui n'était pas fait pour les gens comme eux. On avait affirmé qu'ils avaient ainsi profané le droit exclusif de la femme sur l'homme, qu'ils avaient été attirés l'un vers l'autre comme des mouches par la merde, et Axel avait été condamné à la maison de correction pour sodomie.*

*Sur les hauteurs de Stora Essingen, Stina imaginait Axel cognant sa pioche contre la pierre, de plus en plus fort à chaque jour de liberté qu'on lui volait. Elle l'imaginait en train de cracher vers les bateaux qui passaient en bas, dans la baie, vers les gens distingués dont le loisir du dimanche était de venir en excursion regarder les prisonniers de la maison de correction. Parmi eux, Axel avait sûrement reconnu des hommes qu'il avait rencontrés dans les ruelles, des hommes qui avaient tremblé de désir devant sa bite, mais qui n'auraient pour autant jamais échoué en maison de correction.*

Lola Ljungstrand finit le trajet le livre sous le bras.

Voilà cent soixante ans, les rochers étaient sans doute nus, mais ils sont aujourd'hui colonisés par de grandes villas : en arrivant au bord de la pente, elle voit à peine l'eau en contrebas.

Elle s'assied dans le parc et continue sa lecture.

Comme d'habitude, elle a l'impression que les mots s'approchent d'elle, et même qu'ils parlent d'elle, alors qu'apparemment ils racontent tout autre chose.

*Stina Quiding savait qu'Axel, un jour d'août 1859, avait ramassé un bout de pain sec et une gourde d'eau dans la crevasse qui lui servait de garde-manger et avait alors décidé de ne plus jamais boire cette eau croupie dans cette gourde marquée de l'emblème de la maison de correction. Il s'était évadé et, après quelques jours, avait trouvé à se cacher chez une veuve qui l'avait pris en pitié et hébergé en échange de faveurs amoureuses régulières. Axel était fondamentalement sodomite, mais sa bite n'avait rien eu contre un peu de changement et une petite fille était née sur Stora Essingen, avec ses clairs yeux bleus et ses cheveux de feu.*

Lola Ljungstrand retourne le livre pour regarder le portrait de l'auteur au dos. Celui-ci, qui a hérité des cheveux roux et des yeux bleus d'Axel Quiding, la regarde à son tour avec douceur.

Tu as épousé la mauvaise femme, pense-t-elle avant de reprendre sa lecture.

*Quand Axel avait par la suite décidé d'émigrer en Amérique, il n'y avait eu qu'une âme vivante pour le pleurer. Stina, depuis longtemps considérée comme une fille à part, venue du petit village de Vitvattnet dans le Jämtland.*

Lola range le livre dans son sac à main. Puis elle sort un stylo et la liste des endroits visités selon l'auteur par Stina Qviding, et désormais aussi par elle.

*Stora Essingen*, écrit-elle tout en bas du papier.

La chaleur de ce début d'été est écrasante sur Bellevueparken, et elle a envisagé de prendre le métro pour la fin du trajet. Mais les trente-huit couronnes du billet suffisant pour une mousse à la pizzeria du coin, elle a décidé de tenir le coup.

Quelques heures plus tard, elle arrive chez elle, ivre, après les quatre bières et les deux vodkas dont elle s'est gratifiée. Elle tâtonne avec ses clés avant d'ouvrir et d'entrer. Lola trébuche sur le tapis, se retient au mur en manquant de faire tomber le tableau qui est accroché là, mais elle le rattrape au dernier moment. "Merde", grommelle-t-elle, sentant croître sa colère et sa frustration. Alcoolisme et pauvreté ne font pas bon ménage.

Sur la table de la cuisine s'empilent des factures impayées ainsi qu'un nombre considérable de courriers du fisc non décajetés. Lola Ljungstrand les pousse sur le côté, empoigne un litron de rouge à moitié vide et boit directement au goulot.

La femme qui va bientôt mourir n'entend pas la porte d'entrée s'ouvrir doucement ni l'homme qui la suit depuis une heure franchir le seuil.



## GARE DE TRIAGE, TOMTEBODA

Il était tôt le matin quand le train de marchandises en provenance du Norrland, chargé de bois pour pâte à papier, arriva à Tomteboda pour aiguillage. Le conducteur de la motrice ne savait pas exactement quand il allait pouvoir continuer sa route. D'après les informations dont il disposait, il pouvait y avoir d'autres retards, et il n'aurait d'ailleurs pas dû se retrouver là. En raison de divers problèmes de régulation, le convoi, au lieu d'emprunter le parcours le plus direct par Hallsberg vers l'usine de pâte à papier de Bråviken, avait été redirigé vers le goulet d'étranglement de Stockholm centre. On allait peut-être le remplacer au sud de la ville.

Depuis ces dernières années, il songeait à retourner en Finlande, l'un des pays où le trafic ferroviaire était le moins libéralisé. Chaque citoyen finlandais payait moitié moins que ses voisins pour la même qualité de service, alors que la Suède avait le système ferroviaire le plus privatisé d'Europe. Ici, aucune étude ne parvenait à ébranler le mythe libéral selon lequel la concurrence était bénéfique dans absolument tous les domaines. Comme une bande de gosses qui jouent au petit train, pensa-t-il.

Après un nouveau point sur la circulation, il décida d'aller inspecter les wagons, ce qui aurait dû déjà être fait à Borlänge, mais n'avait pas été possible pour des raisons logistiques.

Mais il allait commencer par s'en griller une, il l'attendait depuis longtemps. Il sortit de sa cabine. La gare de triage était déserte dans la lumière jaune de l'aube. Appuyé à la clôture longeant les voies, il se roula une clope.

Le vent était déjà doux, il comprit qu'une belle journée s'annonçait. Il cala dans sa bouche la cigarette sans filtre et suçà un peu les brins de tabac qui en dépassaient. Les poils de cul, comme on disait chez lui, avaient un goût sucré de cerise.

Tout en haut d'un des wagons de queue, chargé de bois de sapin de plus petit calibre, une bâche claquait dans le vent. Seul un coin dépassait, mais assez pour s'accrocher quelque part et risquer d'entraîner une partie de la cargaison. Parfois, les grues embarquaient des déchets avec le bois, mais n'auraient-ils pas dû le voir à Sveg ?

Il s'abstint d'allumer sa cigarette, la fourra dans la poche de sa veste et se dirigea le long de la clôture vers le wagon. En approchant, il aperçut autre chose, juste sous la bâche.

*Perkele !*

Il traversa la voie et grimpa sur le wagon, s'agrippa à un des montants métalliques et se hissa sur un gros tronc pour mieux voir.

Alors, il le vit.

Oui, c'était bien une putain de main.

Une main sale dépassait d'un blouson vert foncé déchiré et, quand un coup de vent souleva la bâche, il vit les cheveux.

De longues boucles blondes pleines d'aiguilles et d'éclats de sapin.

Un mort, se dit-il en se demandant s'il allait lui-même regarder de plus près ou appeler la police. Hésitant, il gagna en équilibre le montant suivant.

Le seul cadavre qu'il ait vu était celui de son père. Un vétéran de la guerre d'Hiver qui, à l'automne 1965, rattrapé par ses vieux démons, était parti dans la forêt derrière leur maison de Karleby, s'était fourré l'ananas dans la bouche et avait ôté la goupille. Quand il l'avait retrouvé, le peu qu'il en restait n'était pas beau à voir.

Ça ne pouvait pas être pire, aussi se pencha-t-il pour écarter la bâche blanche.

Un œil noir le fixait avec intensité, et la main morte l'instinct d'avant reprit soudain vie.

## MIDSOMMARKRANSEN

Il faisait une chaleur inhabituelle pour la saison, vingt-sept à l'ombre, et presque pas de vent. La commissaire Jeanette Kihlberg s'assit dans le hamac du jardin, une tasse de thé glacé à la main, et essaya de profiter de son dernier jour de congé. Elle avait pris une semaine pour essayer de mettre de l'ordre chez elle.

Lors de la visite, huit mois plus tôt, elle avait fait le tour du petit terrain en levant les yeux vers les deux étages de cette baraque. Elle n'avait pas beaucoup changé depuis : tristes restes de peinture rouge sur la façade, rares écailles de blanc aux angles, gouttières abîmées et cadres de fenêtres vermoulus.

Elle trouvait qu'il y avait quelque chose de sympathique à ne pas se préoccuper de l'apparence, de ce que voyaient les autres, pour se concentrer plutôt sur l'intérieur. Ce pour quoi elle avait elle-même tant de mal.

Le hamac grinça quand elle tendit le bras vers son thé et ses cigarettes. L'air étouffant, comme appauvri en oxygène, la ramollissait. Il restait tant à faire dans cette maison pour se l'approprier vraiment.

Elle finit son thé puis rentra et alluma la télévision dans le séjour et alla s'installer sur le canapé avec une boîte de photographies pour choisir lesquelles mettre sur le frigidaire.

C'était un programme littéraire qu'elle écouta d'une oreille distraite tandis que l'animateur, un vétéran de la culture, présentait l'écrivain invité.

*... et il s'agit donc de votre quinzième livre, dont l'action, pour la première fois, est située à une autre époque que la nôtre,*

*plus précisément dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pouvez-vous nous en dire davantage ?*

*C'est en réalité mon seizième livre, pas mon quinzième...*

Jeanette leva les yeux de ses photos et soupira en voyant qui était interviewé.

Per Qviding avait son âge, à peine plus que la cinquantaine, et était remarquablement bien conservé. Il avait commencé sa carrière vingt ans plus tôt, à la fin des années 1990, avec un roman inspiré du mouvement New Age, *Le Voyage de la vie*. Jeanette l'avait lu, et s'en souvenait comme d'un livre philosophique qui tentait d'inviter le lecteur à ne jamais abandonner ses rêves. Elle l'avait trouvé superficiel et mal écrit, et s'était étonnée de le voir devenir d'emblée un best-seller. Per Qviding avait gagné une fortune, voyagé dans le monde entier pour promouvoir son livre, reçu des prix prestigieux et collaboré à la vie culturelle sous toutes ses formes.

Elle revint aux photos étalées sur la table et s'arrêta aussitôt sur celle qu'elle avait imprimée au printemps dernier : son fils Johan en vacances à San Francisco, en compagnie d'une fille. Le sourire de Johan et l'expression de ses yeux suggéraient que cette fille était plus qu'une simple amie.

À la télévision, Per Qviding parlait de son nouveau roman, basé sur des faits réels, et Jeanette se souvint de ce qui s'était passé après le succès de son premier livre. Qviding avait quitté sa femme et épousé son agente littéraire. Son divorce avait donné lieu à des déballages sur la place publique, son ex-femme, amère, l'accusant dans plusieurs interviews d'avoir plagié dans *Le Voyage de la vie* un manuscrit à elle. Ils étaient parvenus à un accord, et Jeanette considérait comme évident que Qviding avait acheté le silence de son ex. Tout cela n'était cependant que des spéculations : la principale intéressée, décédée d'un cancer du sein, ne pouvait plus se prononcer.

Jeanette songea à son ex-mari, Åke, qui avait fait fortune comme peintre. Voilà bientôt dix ans qu'il avait percé. Elle avait beau l'avoir entretenu pendant toutes ses années de galère, il ne lui avait jamais ne serait-ce que dit merci.

Elle regarda la photo de leur fils souriant, âgé désormais de vingt-trois ans. Officiellement, ils avaient eu la garde partagée

mais, dans la pratique, le grand artiste n'avait jamais levé le petit doigt pour s'occuper de son fils unique. Jeanette se demandait s'ils avaient gardé le moindre contact.

Soit on résiste contre la solitude, soit on l'accueille, pensa-t-elle.

Pour elle, la solitude était un choix, à deux exceptions près. À côté du trou béant laissé dans son cœur par Åke, il y avait encore un autre recoin vide.

À peu près au moment où Åke était parti, elle avait elle-même rencontré quelqu'un. Une personne qui avait brusquement disparu de sa vie sans qu'elle ne puisse rien faire pour l'empêcher.

Sofia Zetterlund, qui l'avait aidée à résoudre une affaire extrêmement compliquée.

Sofia Zetterlund qui avec le temps était devenue une amie proche.

Qu'avec le temps elle aurait peut-être aimée.

Maudite Sofia.

À présent, il était trop tard pour y changer quoi que ce soit. Trop tard pour tout. Trop tard pour avoir d'autres enfants, trop tard pour réorienter sa vie.

*J'ai récemment fait l'inventaire, après le décès de ma tante maternelle, de sa maison près de Ljusdal dans le Hälsingland : dans une boîte, j'ai trouvé quelques journaux écrits dans les années 1860 par une de mes ancêtres. Elle s'appelait Stina et venait d'un village isolé du Jämtland.*

Le regard de Jeanette fut à nouveau attiré vers la télévision. Quelque chose dans la voix de Per Qviding avait éveillé sa curiosité. Elle mit de côté la photo de Johan et ces souvenirs vieux de dix ans. Per Qviding avait une bonne voix de conteur, qui mettait en confiance, en quelque sorte. Comme un vieil ami, se dit-elle.

*Pour différentes raisons, Stina est par la suite arrivée à Stockholm, probablement faisait-elle partie de ceux qui fuyaient la grande famine. Elle est devenue une sorte de célébrité à Södermalm. Elle errait dans les rues, parlait en langues et a été internée à l'hôpital psychiatrique où on lui a diagnostiqué un délire mystique, comme on disait à l'époque... Je suis absolument sûr que Stina n'était pas*

*folle, mais qu'en réalité elle essayait de nous dire quelque chose. Quelque chose qu'elle avait appris dans son enfance lors d'une expérience de mort imminente. Dans mon nouveau roman, j'ai essayé d'explorer ce sujet qui ne m'est pas totalement inconnu car il se trouve que j'en ai moi-même l'expérience...*

Jeanette ne savait pas grand-chose de la vie privée de Per Qviding, à part qu'il se retirait périodiquement de la vie publique pour ne reparaitre dans les médias qu'à l'occasion du lancement de nouveaux romans. Même si les critiques n'avaient plus été aussi enthousiastes que pour son premier livre, ses lecteurs n'avaient cessé de les acheter. Si la vie privée de Qviding était relativement inconnue, sa fortune était en revanche un sujet récurrent dans les journaux du soir.

*J'ai toujours tenu à protéger mon intégrité personnelle, aussi n'en ai-je encore jamais parlé. Mais je sens que le moment est venu de lever le voile...*

Jeanette écouta avec un certain étonnement Per Qviding raconter qu'il avait travaillé comme infirmier anesthésiste dans sa jeunesse, mais que derrière la façade d'une vie rangée il souffrait d'une grave dépendance à l'alcool et aux médicaments. Pendant une de ses cuites quasi quotidiennes, il était sorti en mer à bord d'un bateau à moteur. Il avait eu un accident, failli se noyer, était tombé dans le coma et, tandis que les médecins luttait pour lui sauver la vie, s'était retrouvé dans une sorte de territoire frontière.

*Ce n'était pas une expérience mentale, ni physique... C'était autre chose. Je me suis réveillé, assez curieusement, au septième jour. Quand Dieu est allé se reposer, je me suis réveillé...*

Une noyade ? songea Jeanette.

*Merci, Per. Ce sera passionnant de vous lire à ce sujet, ainsi qu'au sujet de votre ancêtre Stina... Nous y reviendrons après la pause. À tout de suite.*

Jeanette gagna la cuisine avec la photo de vacances de Johan, quelques vieilles photos de classe et une autre prise lors d'un stage de foot, pour décorer la porte du réfrigérateur.

Elle ramassa ce qui traînait sur la table depuis le petit-déjeuner et lança le lave-vaisselle. Dans le séjour, l'émission reprit.

*Stina pensait avoir vu Dieu, les flammes de l'enfer et le paradis. Pour ma part, comme vous l'avez peut-être compris, je suis une personne sécularisée. Je considère que la spiritualité a grand besoin d'un discours nouveau et j'évite autant que possible les mots comme Dieu, anges, ciel et enfer. Tout ce verbiage religieux fait fuir les gens et entrave toute discussion sérieuse.*

Derrière le bruit de la télévision et du lave-vaisselle, son téléphone sonna. Jeanette regagna le séjour et chercha autour d'elle.

*Cessons de séparer spiritualité et science. N'est-il pas complètement idiot de s'abstenir de chercher des réponses dans les domaines que nous ne comprenons pas ? Imaginez qu'une telle attitude ait prévalu en matière, disons, de microbiologie... Nous serions aujourd'hui infiniment plus limités et ignorants. Au lieu de rejeter les personnes comme Stina que l'on a rangées dans la catégorie des possédées, folles ou atteintes de délire mystique, nous devrions prendre au sérieux leurs expériences. En tirer des enseignements, plutôt que de les enfermer.*

C'était un des inconvénients à vivre dans une grande maison : son téléphone semblait sauter sur la moindre occasion pour disparaître. Jeanette finit pourtant par localiser la sonnerie. Elle l'avait posé sur la table de l'entrée au retour des courses.

*Je crois que le récit de Stina a un intérêt particulier pour nous aujourd'hui, à une époque où nous autres humains sommes confrontés à...*

Elle coupa la télévision et alla répondre.

C'était l'inspecteur Jimmy Schwarz, le plus proche des subordonnés de Jeanette à la police de Stockholm. "Je suis en route pour Kvarnholmen, dit-il, et je pense que tu devrais venir toi aussi, même si tu es encore en vacances."

C'était assez triste, mais, tandis que Schwarz lui expliquait la situation, Jeanette s'avisait qu'au fond, elle avait davantage besoin de travailler que de congés.

Rien de tel qu'un meurtre pour mettre en perspective des pensées futiles.

## MÉLANCOLIE BLANCHE

Dans le Sud-Ouest du Jämtland, trois maisons de rondins se serrent entre forêt et montagne au bord d'un torrent qui se jette un peu plus loin dans un étang. Il n'y a qu'un sentier, des maisons à l'étang. Pour aller ailleurs, il faut s'aventurer en terrain impraticable : tourbières sournoises, profondes forêts, montagnes escarpées et ravins rocheux. Dans la forêt vivent loups, gloutons et lynx, carnassiers dont le nom n'est jamais prononcé par nous autres qui habitons ici. Nous avons une chèvre, voilà quelques années, mais elle s'est sauvée et nous l'avons retrouvée embourbée dans le marais, déchiquetée. Désormais, nous n'avons plus que des poules.

Dans une des maisons habitent Ingar et sa famille, dans l'autre c'est nous, la famille Qviding. Il y a aussi deux dépendances plus petites : l'une sert de remise et de stockage des semences d'hiver, l'autre est le poulailler, entouré d'une petite clôture. L'espace entre les bâtiments est occupé par quelques maigres lopins de terre, principalement destinés à la culture des racines. La troisième maison, la plus grande, est un peu à l'écart des autres, dans un creux au flanc de la montagne, où les sapins se serrent les uns contre les autres. C'est la Maison des Anciens.

Souvent, le soir, on voit un faucon pèlerin planer autour de la montagne, comme pour veiller sur elle, et, parfois, l'été surtout, on entend la musique d'instruments à cordes sortir d'une des maisons. C'est moi au nyckelharpa et Ingar au violoncelle.

Ce soir, la musique se tait soudain. C'est Ingar qui s'arrête de jouer, et je l'imites aussitôt.

Ingar est très sensible à la sonorité du violoncelle, il tourne les chevilles en passant l'archet sur les cordes, et écoute, les yeux clos et la tête légèrement penchée. Nos instruments se désaccordent parfois à cause de l'humidité qui pénètre entre les rondins : même le feu dans la cheminée ne peut la contenir.

C'est le mois d'août de ma seizième année, et je n'ai jamais connu d'été aussi âpre et pluvieux. Ingar peut le confirmer, car nous avons le même âge et avons toujours vécu à Vitvatnet. Cette morte-saison ne veut pas finir. Nous avons de la chance d'être là l'un pour l'autre, car il est plus facile d'oublier la faim quand on est deux et qu'on a de quoi s'occuper.

J'observe ses mains dans la faible lumière du crépuscule qui entre par la fenêtre. Des mains douces aux doigts fins, et je me souviens où elles étaient cette nuit.

Ingar ressemble à un ange. Des boucles blondes et des yeux si profonds qu'ils semblent conduire vers un autre monde. Quel gâchis qu'il les ferme, comme maintenant. Il a aussi bon cœur et aime beaucoup Vidar, mon petit frère, ce qui me réjouit, car Vidar est encore tout jeune, sept ans seulement.

J'essaie mes cordes. Le nyckelharpa est un instrument pour lequel on n'a jamais écrit de musique significative. Le violon est apparemment plus important : presque toutes les partitions que j'ai vues exigent qu'on accorde le nyckelharpa pour qu'il sonne plutôt comme un violon.

À présent, Ingar ouvre les yeux et me regarde en pinçant les cordes de son violoncelle, jouant un peu avec le craquement du bois sec dans la cheminée. Je lui souris, en faisant comme si son regard ne me touchait pas.

Le morceau que nous jouons vient d'Autriche, un pays très au sud d'ici. L'auteur de ces belles mélodies s'appelle Franz Schubert et il a prévu un piano dans sa composition. Je ne sais pas exactement ce qu'est un piano, mais la partition est couverte de notes brèves, et parfois ça sonne vraiment bien quand je les imite en pinçant mes cordes.

Ingar me fait un signe de tête et nous recommençons du début.

Ce que j'aime le plus, c'est quand nous perdons le contrôle et oublions les notes. Parfois, il joue trop vite par erreur, mais ce n'est que lorsque je le rattrape qu'il remarque qu'il a été trop

empressé. Alors son œil lance un éclair et il se met à jouer encore plus vite, en négligeant exprès le tempo. Les tendons de ses mains enflent, les cordes sont frottées bien trop fort et je l'accompagne, je joue jusqu'à avoir tout le corps endolori, mais c'est bon et quand nous arrêtons, nous sommes en sueur et joyeux, même si nous avons enfreint les règles. Cela a beau être une simple mélodie, quelques notes qui entrent et qui sortent, qui vont et reviennent, de sombres rêves naissent alors en nous.

C'est l'attrait de l'interdit : c'est toujours meilleur quand nous défions la partition. Des notes nouvelles surgissent, des rythmes nouveaux, et nous le faisons ensemble. Nous avons fait nôtres d'anciennes mélodies venues de pays lointains, d'une façon qui ne peut naître qu'ici et maintenant. De nous deux, lui et moi.

Nous continuons à jouer dans la lumière bleu foncé d'une nuit d'été tandis que mes pensées vagabondent, et je songe à mon père parti pour un long voyage et qui doit bientôt rentrer. Pe qui nous aime, Ingar et moi, à la différence de mère qui désormais n'aime rien d'autre que le petit Vidar. À part lui, elle ne semble ne s'intéresser qu'à punir au nom de Dieu. Alors peut-être aime-t-elle aussi Dieu, du moins tel qu'Il apparaît dans les écrits de l'Ancien Testament, avant Jésus.

Puis mes pensées reviennent vers moi, Stina de Vitvattnet, tandis que je joue le morceau d'une traite avec Ingar. Quand nous avons fini, il éclate de rire, comme soulagé, appuie son violoncelle contre son épaule et tend la main vers moi.

Le bout de ses doigts saigne : du pouce, j'essuie le rouge et je goûte son goût de fer. Puis j'entrelace mes doigts avec les siens et nous restons ainsi un long moment, fatigués, les mains jointes.

“À ton avis, qu'est-ce qu'il y a derrière les montagnes ?”

Ingar ne répond pas, mais il me sourit.

Et je pense : certains mots sont faits de silence, comme la pierre. D'autres mots chuchotent... Je réfléchis à la formulation. D'autres mots chuchotent comme le vent dans la forêt... ou grondent comme le torrent au printemps. Je noterai ça dans mon journal tout à l'heure.

Il fait sombre quand Ingar et moi suivons le sentier vers l'étang, mais nous connaissons la moindre racine qui s'y love et la moindre aspérité comme des parties de notre propre corps. Nos pieds savent où aller et, à mi-chemin, je m'arrête pour me déchausser. Cela fait une année entière que je n'ai pas marché pieds nus dehors.

Je songe à un petit garçon dont ma mère a parlé. Né trop tôt, trop faible, il est mort presque tout de suite. Exactement comme cet été : il va mourir sans avoir vécu, misérable et insignifiant.

Nous continuons à descendre vers l'étang. La terre du sentier est fraîche contre la plante de mes pieds. Elle va bientôt être recouverte de givre argenté et craquant. Lentement mais sûrement, mes yeux s'habituent à la pénombre et je regarde Ingar. Il a tellement maigri, en un seul été, que ses joues et ses tempes sont creuses et son cou fin et noueux sous ses longs cheveux.

Le seul à s'en être bien sorti cet été est mon père qui avait les joues rondes en rentrant de son voyage. Il était allé dans une grande ville, Särna. Apparemment, la famine n'est pas aussi sévère plus au sud, et pourtant Pe ne rapportait pas grand-chose à manger : un petit sac de pain et quelques sachets de grosses graines pierreuses qu'il fallait faire cuire plusieurs heures avant de pouvoir les manger, et qui avaient un goût sec, presque comme de la terre. Une autre fois que Pe était parti longtemps, en Norvège, il m'avait rapporté un nouvel archet.

Nous nous arrêtons au bord de l'étang et je pose mes chaussures. Le vent est froid : quand je laisse glisser ma robe, j'ai la chair de poule.

Nous nous baignons ici depuis que nous sommes enfants. Aujourd'hui, nous sommes presque adultes.

Après, nous restons sur le dos, nus dans l'herbe. Le temps distille ses secondes et ses minutes en jouissance et en oubli, comme si nous avions une petite chambre pour nous deux ensemble, soumise aux seules lois du corps, excluant le reste du monde.

Je me caresse le ventre du bout des doigts et j'appuie sur le petit renflement juste au-dessous du nombril. "Tu es venu jusque-là, lui dis-je. Ça faisait presque mal."

Ingar descend la tête et la tourne vers le ciel nocturne. Un point lumineux bouge là-haut, peut-être une comète ou un météore en feu, je suis la lumière des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière la silhouette des sapins au-dessus de nous.

Je ferme les yeux en sentant sa bouche en bas, je plonge les doigts dans ses cheveux humides après le bain. Puis je place délicatement mes jambes autour de son dos.

Ses mains serrent mes hanches et je me mets à les bouger, d'abord lentement, puis de plus en plus vite.

Mais quelque chose vient alors nous déranger, je me fige en tendant l'oreille.

Quelque part, au-delà du murmure des arbres, on entend des voix. Au loin, comme de l'autre côté d'un mur, on dirait un homme et une femme.

J'ouvre les yeux et me redresse sur les coudes tandis qu'Ingar lève le regard vers moi. Je chuchote :

“Depuis combien de temps sommes-nous partis ?”

Il sourit en haussant les épaules.

“Ils nous cherchent, lui dis-je. Ton père et ma mère... Il faut s'habiller.”

Ingar a souvent des bleus sur le corps. Son père est plus sévère que ma mère, et peut-être même encore plus bizarre qu'Em. Il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici.

Nous nous rhabillons en silence et je me dis qu'être heureux est traître, ça attire l'inquiétude. Comme si la raison punissait le corps d'avoir trop joué.

Nous prenons le chemin du retour et je sens la nausée grandir à mesure que nous nous rapprochons des maisons de rondins.

Ingar s'arrête alors et se tourne vers moi. Ses yeux brillent dans la faible lumière, il ouvre ses bras, je m'y blottis et, la tête posée contre sa poitrine, j'écoute nos battements de cœur, leur double roulement de tambour.

Le mal me quitte aussitôt, coule à terre et dans la montagne.

Une fois rentrée, j'écrirai dans mon journal. Comment Ingar m'a montré ce que pouvait être la vraie vie, ce que ça faisait. *Le sang a un nouvel ingrédient inconnu, vais-je écrire, qui le fait bouillonner plus fort dans les veines, battre aux tempes et*

*vibrer dans la poitrine. Jamais – jamais – jamais les couleurs des fleurs des bois n'ont été si vives, l'oseille si fraîche et l'odeur de la forêt si forte.*

Au matin, deux semaines plus tard, le givre tapisse de blanc le sentier entre le village et l'étang.

## KVARNHOLMEN

Stockholm est un corps sur une table d'opération. Quand on n'intervient pas sur des membres usés, des veines bouchées ou diverses taches de vieillesse, il y a quelque chose à amputer ou à recoudre.

La presqu'île coincée entre Saltsjön et Svindersviken a plusieurs fois connu le bistouri au cours de son histoire. Voilà seulement cinquante ans, Kvarnholmen était une île, puis le détroit a été comblé avec des gravats et l'île est devenue presqu'île. Selon le plan d'urbanisme, elle devrait redevenir une île, quand le béton sera creusé pour faire passer un canal.

En même temps, toute la zone subit d'importantes interventions de chirurgie esthétique, raison pour laquelle le périmètre isolé par la police en contrebas du pont routier menant à Kvarnholmen est entouré de chantiers.

Le corps gisait là où doit passer le futur canal, sous le pont, sur une surface goudronnée ouverte d'environ cent mètres sur cent. Jeanette constata qu'il avait été tué par balles.

Encore un peu avant neuf heures, l'air chaud se mit à frémir au-dessus du macadam quand un hélicoptère passa en glissant vers le nord pour se poser sur le quai côté Baltique. Les légistes venaient d'arriver et préparaient leur intervention en concertation avec quelques policiers en uniforme.

Jeanette gagna un coin du périmètre un peu à l'écart des autres. Des surchaussures aux pieds, elle tenait un téléphone à la main.

“Oui, un objet qui ressemblait à un pistolet, dit-elle. Un témoin a filmé l'agresseur depuis le pont, nous avons un bon

signalement. Schwarz est avec moi, je rappelle dès que j'ai du nouveau", termina-t-elle avant de remettre le téléphone dans sa poche.

La voiture de police était garée à l'ombre d'une des piles du pont et le témoin, une fille portant casquette d'étudiant et robe blanche, était sur la banquette arrière.

Elle était visiblement ivre, mais avait pourtant eu la présence d'esprit de filmer le suspect. Elle avait entendu le coup de feu en traversant le pont, puis s'était accoudée à la rambarde, bière dans une main et téléphone dans l'autre. Peut-être n'aurait-elle pas osé filmer si elle n'avait pas été ivre, se dit Jeanette en regagnant la voiture.

La qualité de la vidéo était parfaite. On y voyait un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne, en léger surpoids, avec des pousses de barbe claires et le crâne rasé. Il portait un débardeur blanc lâche, un jean bleu coupé juste au-dessus du genou et des sneakers grisâtres. Il était vraisemblablement encore sur Kvarnholmen, car les véhicules de police étaient rapidement arrivés sur place et avaient aussitôt barré le pont de Svindersvik, ainsi que le passage vers Finnboda. Le gars était armé, on pouvait le supposer assez stressé et, à en juger par la vidéo, probablement sous l'emprise de drogue.

Jeanette essuya d'un revers de la main son front en sueur en soupesant les options du meurtrier présumé. À moins de se tirer une balle, il n'avait pas d'autre choix que de se rendre ou se jeter à l'eau.

La commissaire Jeanette Kihlberg avait suivi la carrière de son jeune collègue Jimmy Schwarz depuis son stage. Elle était là quand Schwarz, frais émoulu de l'école de police, avait vu son premier cadavre et elle l'avait complimenté d'une tape sur l'épaule quand il avait résolu sa première affaire. Quand Schwarz avait été promu chef de groupe, elle l'avait invité à boire quelques bières.

Jeanette et Schwarz marchaient à présent d'un pas vif le long de l'Harmonica, le vieil immeuble de bureaux qui méritait

bien son nom : plat, allongé, avec des rangées de fenêtres qui rappelaient les trous de l'instrument. "Plus New York que ça, à Stockholm, il n'y a pas", dit-elle en montrant de la tête les anciens blocs industriels désormais réhabilités et transformés en logements, de hauts bâtiments, à l'échelle suédoise, si serrés les uns contre les autres que le soleil n'atteignait pas la rue. On entendait de temps à autre les sirènes et un hélicoptère qui patrouillait au-dessus d'eux. Le battement de ses pales faisait trembler la lumière sur les façades.

Il lui semblait sentir l'adrénaline de Schwarz. Ou alors c'était sa propre odeur. Cette odeur de sueur avait quelque chose d'âcre. Elle se souvenait avoir entendu dire que c'était dû à un excès d'hormone de stress. Schwarz et elle étaient tous les deux accros à l'adrénaline, mais ils y réagissaient différemment. Il devenait volubile, alors qu'elle se renfermait dans le silence.

Ses années dans la police avaient cimenté l'apparence de Schwarz en archétype du policier de terrain : une armoire à glace avec un visage de boxeur. Intérieurement, c'était un dur – Jeanette se demandait si cela venait de son enfance dans une famille alcoolisée de banlieue. L'expérience des cuites et des bagarres avait forgé son être de la même façon que le métier de policier avait modelé son apparence. Mais il avait un petit pli de peau sur la joue, quelques centimètres sous l'œil, qui sous certains angles ressemblait à une larme.

"Voilà, c'est ici", fit Jeanette en hâtant le pas.

La clôture en béton blanc barrait le bout de la rue. Derrière s'étendait une zone en travaux où le type qu'ils pourchassaient s'était probablement retranché, d'après le dernier rapport de l'hélicoptère. Il y avait une ouverture dans l'enceinte, avec un portail métallique sous lequel il était possible de se glisser. Aucun bruit ne provenait du chantier, où l'air était chargé de poussière autour des tas de gravats et des machines de terrassement.

"Attends", dit Schwarz en prenant sa radio.

Tandis qu'il interrogeait l'hélicoptère, Jeanette jeta un œil par-dessus le portail pour avoir une vue d'ensemble. Le chantier semblait immense, avec des baraques empilées sur deux

niveaux, des bennes à déchets et une immense grue au milieu des squelettes de quelques futurs immeubles de sept étages.

Quelques gouttes de sueur coulèrent sur le front de Schwarz. “Donc, le chantier est à l’arrêt ?”

La radio grésilla. “Oui, répondit l’opérateur depuis l’hélicoptère, d’après nos informations, on n’y a pas travaillé depuis deux semaines, il ne devrait donc y avoir personne. Mais je vais voir si on peut avoir de meilleures images de la caméra thermique pour préciser l’info. Ne quitte pas...”

Jeanette regarda Schwarz et comprit que sa décharge d’adrénaline était en train de retomber et qu’il s’efforçait de ne pas la perdre complètement. Elle savait bien qu’il commettait des erreurs dans l’ivresse qui accompagnait la décharge, s’emballait et se jetait dans des situations sans penser aux conséquences.

Mais cela allait peut-être changer. Jeanette l’avait inscrit à l’automne à un cours de psychologie et encouragé à reprendre ses entraînements de boxe. Jeanette savait que la boxe pouvait être un moyen efficace pour apprendre à contrôler l’effet de l’adrénaline. Jeune, Schwarz avait été dans le top cinq de Suède en catégorie welter, mais à presque dix-sept ans il avait tout laissé tomber, lassé d’être sans arrêt exclu. Il avait alors tenu la bride à son agressivité en se mettant à jouer de l’accordéon. Ce qu’il continuait à faire à presque quarante ans.

“La caméra thermique réagit à plusieurs endroits, dit l’opérateur. Juste à l’est, il y a un petit enclos, un terrain appartenant à l’entreprise de construction W&W Bygg. Au moins dix individus s’y trouvent. C’est une ancienne maison de maître qui a plus récemment abrité des activités culturelles pour les enfants... J’envoie le lien de la caméra thermique.”

Pendant qu’ils faisaient le tour du chantier, Jeanette appela des renforts. Deux voitures de patrouille étaient déjà sur Kvarnholmen. Elle leur demanda de s’approcher le plus discrètement possible.

Bientôt, une palissade s’éleva sur la gauche. Elle courait à flanc de rocher et bouchait la vue. Un chemin de gravier

montait dans la pente. Quand ils furent à la hauteur de la clôture, le téléphone de Schwarz bipa.

Jeanette vint à côté de lui étudier les images de la caméra thermique. Comment diable pouvait-elle repérer un corps humain par une chaleur pareille ? se demanda-t-elle. Mais en sentant celle que dégageait Schwarz, elle revint sur cette idée.

Elle dénombra onze individus sur l'image.

“Je peux monter sur tes épaules ?” demanda Jeanette d’un ton qui tenait plus de l’ordre que de la question. Schwarz se baissa, elle plaça un pied sur son épaule et se hissa. Il lui attrapa les chevilles et elle se mit debout.

“Tu vois quelque chose ?” demanda Schwarz, mais elle ne lui répondit que d’un *chut*.

Jeanette resta quelques minutes sur ses épaules avant de lui chuchoter de la faire redescendre. Au même moment, les voitures de la force d’intervention se glissèrent derrière eux.

Elle résuma aux dix policiers cagoulés ce qu’elle avait observé de l’autre côté de la palissade. “Une maison de deux étages à une trentaine de mètres. Elle est à l’abandon et envahie de broussailles.”

Ils se dirigèrent vers la face nord de la palissade et, alors qu’ils passaient devant un panneau signalant un terrain privé et sous vidéosurveillance, un bruit retentit de l’autre côté qui provoqua chez Jeanette un regain d’adrénaline.

Des pleurs d’enfant.

D’un œil expert, l’opérateur observait depuis l’hélicoptère le déroulement des opérations à terre. Une des sources de chaleur jaune vif se déplaçait rapidement du bâtiment principal vers la palissade et, soudain, la caméraregistra une nouvelle silhouette, jusqu’ici invisible. Vu sa taille, il s’agissait d’un enfant.

L’opérateur dézoota pour suivre les déplacements des policiers, qui se déployèrent en quatre groupes de trois tout autour de la palissade, tandis que le suspect rebroussait chemin vers la maison, l’enfant dans les bras. C’était maintenant à Kihlberg de prendre une décision.

“Tous les individus sont à présent dans la maison. L’enfant se trouve dans une pièce du pignon sud en compagnie de l’individu.”

Quand Jeanette était adolescente, un apaisement merveilleux l’envahissait lorsqu’elle dévalait à vélo les pentes de Tornberget à Haninge, mais sa psychologue lui avait plus tard fait comprendre que cette enivrante adrénaline avait un prix beaucoup trop élevé. Au lieu de s’écorcher les bras, elle devrait chercher d’autres façons d’accéder à la paix de l’âme mais, après avoir essayé la course, la musculation et l’escalade sans en obtenir grand-chose, elle était revenue à Tornberget, le point culminant de la région de Stockholm, avec ses cent onze mètres d’altitude.

Elle était montée au sommet, son VTT sur l’épaule, et s’était assise un moment en haut de la tour d’observation. En s’élançant ensuite avec calme et méthode sur les pentes raides de Tornberget, elle avait compris qu’il ne s’agissait que de contrôler sa peur, de la redouter tout en la maîtrisant.

Quarante ans plus tard, la commissaire Jeanette Kihlberg se trouvait la main sur une crosse de pistolet, devant une maison en ruine de deux étages au rez-de-chaussée de laquelle s’était retranché un meurtrier présumé, vraisemblablement armé, en compagnie d’un petit enfant. Une porte dans la palissade était équipée d’un digicode moderne et elle avait compté jusqu’à trois caméras de vidéosurveillance.

Derrière la porte d’une remise où il aurait dû y avoir des outils de jardinage, se trouvaient de petits lits superposés, deux chaises et une table de camping. À côté, dans un grand conteneur d’environ six mètres sur deux et demi, les mêmes lits superposés. Sur une caisse de bière retournée, un ordinateur portable. Dans la pénombre, au fond du conteneur, on devinait encore beaucoup d’affaires. L’odeur de vieux placard indiquait qu’il s’agissait principalement de vêtements.

Le suspect avait été identifié par les policiers du central : Rikard Stridh, vingt-huit ans, ayant un grand nombre de

condamnations pour violences et trafic de stupéfiants à son actif.

À côté de Jeanette, le chef de la force d'intervention venait d'informer le suspect avec son mégaphone que sa position était connue et qu'ils savaient qu'il avait un enfant avec lui. "Rikard Stridh... tu sors en premier. Nous ne voulons pas voir d'armes. Puis tous les autres vous sortez aussi, les mains bien visibles, dans le calme."

Plusieurs des fenêtres du bâtiment principal avaient leurs vitres cassées, béantes, ou obturées par un plastique translucide. On ne voyait aucun signe de vie. Le lierre semblait en revanche bien vivace, et Jeanette avait l'impression de le voir pousser sous ses yeux au rythme de la pulsation lente et régulière de ses tempes. C'était le calme de l'adrénaline, quarante battements à la minute, un état qui exigeait jadis la descente d'une montagne à vélo : des secondes qui cessaient de filer hors de contrôle, mais qu'il était possible d'embrasser du regard et d'analyser.

Pendant une fraction de seconde, une ombre passa derrière les rideaux tirés de la pièce. "Ils sortent", lâcha Jeanette.

Un souffle plus tard, la porte extérieure s'entrouvrit, et une fillette de trois ans s'avança de quelques pas prudents sur les vieilles marches de pierres du perron. Elle traînait presque nonchalamment un ours en peluche, l'air plus curieux qu'effrayé.

Jeanette s'attendait à un enfant négligé, mais en contraste avec le décor où tout semblait en ruine, envahi de broussailles ou mal entretenu, la fillette avait l'air en bonne santé, et son pyjama jaune poussin n'était ni déchiré ni sale. Elle commençait à descendre quand Rikard Stridh sortit derrière elle, les bras écartés.

Son débardeur blanc était couvert de taches sombres de sueur et son crâne chauve luisait. "Ce n'est pas moi qui ai tiré sur Johnny, bredouilla-t-il. Le pistolet est à l'intérieur, ce n'est même pas le mien... C'est celui de Johnny." Il désigna la fillette de la tête. "Son père... Elle s'appelle Klara."

Souvent, c'était la chimie de son corps qui prévenait Jeanette qu'une situation cessait d'être menaçante. La sensation rappelait la gueule de bois après une fête interrompue avant

même d'avoir eu le temps de battre son plein : une déception négligeable par rapport au soulagement que rien n'ait dégénéré. Pour amortir la descente, il ne restait plus qu'à faire le ménage.

Elle allait ordonner à un des policiers plus âgés de s'occuper de la fillette quand Schwarz, à son grand étonnement, la devança. Il rejoignit la petite fille, s'accroupit et la prit par la main.

Alors que le pouls de Jeanette remontait à ses habituels cinquante-cinq battements par minute, les autres occupants de la maison commencèrent à sortir sur le perron, un par un. Pendant ce temps, Rikard Stridh fut escorté jusqu'à une des voitures de police pour être gardé à l'écart des autres le temps que son ordre d'incarcération soit prêt. Jeanette l'interrogerait plus tard.

À mesure que la maison se vidait, Jeanette constata que tous étaient à des degrés variables de décrépitude. Tous sauf la fillette en pyjama jaune.

Schwarz lui parlait à voix basse. Cela la tranquillisait. Jeanette déglutit, la gorge nouée. Johnny, songea-t-elle. Le mort sous le pont. Le papa de Klara. Schwarz avait du mérite, mais il fallait faire venir quelqu'un qui puisse prendre en charge la fillette de manière professionnelle. Pour sa part, elle était archinulle pour parler aux enfants.

Jeanette indiqua à l'hélicoptère que l'intervention était terminée et, tandis que le fracas des rotors s'estompait dans le ciel, elle observa les personnes prises en charge. Elles étaient assises devant la maison sur l'herbe sèche pâlie au soleil tandis qu'un policier demandait à chacune de décliner son identité. On n'entendait aucune protestation, juste un murmure collectif et soumis. Toutes étaient sans doute plus jeunes qu'elle, mais les années les avaient plus durement marquées. Sept hommes et trois femmes. On verrait combien étaient citoyens suédois. En revanche il sautait aux yeux que leur groupe était un cocktail de substances diverses. C'étaient des toxicomanes, pas vraiment le profil normal de squatteurs, et sûrement pas des travailleurs du bâtiment clandestins.

Des locataires ? se demanda-t-elle en sortant son téléphone pour faire une recherche rapide sur W&W Bygg. Une

société commerciale enregistrée à une adresse de Salem, avec un conseil d'administration de deux membres, Leif et Margareta Wettergren.

“Il n’y a que onze personnes dehors, il en manque encore une, fit remarquer le chef de la force d’intervention en rejoignant Jeanette. La douzième se trouve dans une vieille Cabby garée contre la façade sous un toit en tôle.

— Une caravane ?”

Il hocha la tête.

“La porte est fermée de l’intérieur, et il n’y a pas de réponse. Deux de mes gars attendent le feu vert pour entrer.”

La petite caravane des années 1970 était cachée derrière de hautes broussailles sous un morceau de tôle ondulée vissé à la façade de la maison, probablement pour protéger de la pluie son toit rafistolé avec des planches et du contreplaqué.

“Une jeune fille, inconsciente, dit un des policiers qui avait forcé la porte. Déshydratée, je crois”, ajouta-t-il en chassant une mouche de la main.

Jeanette s’approcha avec deux membres de la patrouille formés aux soins infirmiers. Elle marchait quelques pas derrière les deux gaillards imposants, commandos pendant l’intervention et à présent dans un tout autre rôle. Dans la pénombre, tout au fond de la caravane, une femme était étendue sur une couchette, nue, à part une paire de chaussettes tube.

Il faisait au moins dix degrés de plus là-dedans : les deux hommes commencèrent par ouvrir les rideaux et une fenêtre pour laisser entrer de la lumière et de l’air frais.

Un rayon de soleil tomba sur le corps, creusant l’ombre de ses côtes et de ses omoplates. La couchette était couverte de taches humides et sombres, comme si le drap l’avait entièrement drainée.

“Son pouls ?”

Les hommes étaient penchés de part et d’autre de la femme. Jeanette remarqua que leurs voix et leurs gestes s’étaient adoucis, sans être pour autant moins efficaces.

“Faible... Respiration ?

— Faible.

— Injection d'adrénaline", décida calmement un des infirmiers, avant d'écarter doucement les cheveux noirs du visage de la femme pour lui ouvrir un œil entre le pouce et l'index.

Le blanc de l'œil apparut, jaunâtre et malsain.

## KVARNHOLMEN

Minuit approchait. La lumière du soir se tarissait en voiles poussiéreux dans la salle à manger de la villa de maître. L'inspecteur Jimmy Schwarz était assis à côté de sa supérieure, la commissaire Jeanette Kihlberg, devant l'une des quatre tables en face d'un des locataires, pour autant que cette appellation soit exacte. Tous affirmaient n'avoir rien vu et ne pas avoir la moindre idée de ce qui s'était passé.

L'homme devant eux s'était cependant montré un peu plus loquace. Né à Stockholm, trente-neuf ans, l'aîné de la maison. Appelé Jeppe, il était de son propre aveu SDF et accro à la méthadone depuis des années, ce qui se voyait : on lui aurait donné au moins cinquante-cinq ans.

Schwarz avait du mal à se concentrer. Il pensait sans arrêt à Klara, la petite fille qui avait perdu son père quelques heures plus tôt. En ce moment même, une policière spécialement formée s'entretenait avec elle dans une baraque en bois menaçant de s'effondrer. Elle avait déclaré que la fillette avait besoin d'un environnement où elle se sente en confiance.

Quelles conneries, pensa Schwarz. Elle s'était sentie en confiance avec lui, non ? Il avait trouvé un bon sujet de conversation, le foot : elle avait dit aimer Ronaldo, à quoi il avait objecté que Mbappé était *carrément* plus sympa comme idole et elle avait souri en hochant la tête. Elle venait de lui demander pourquoi on disait carrément et lui de se rendre compte qu'il n'en avait pas la moindre idée quand ils étaient venus la chercher.

La jeune femme retrouvée inconsciente avait été conduite à l'hôpital. D'après son passeport, elle s'appelait Besa Undin, venait d'avoir dix-huit ans et était suédoise.

Jeanette regarda Jeppe.

“Connaissez-vous Besa ?

— Non, répondit Jeppe. Je ne peux pas dire ça.

— Savez-vous quels sont ses liens avec la personne décédée, Johnny Bondesson ?”

Jeppe haussa les épaules.

“Elle n'habite pas ici, mais vient souvent passer du temps dans la caravane. Elle s'est échappée d'un foyer, à ce que j'ai entendu dire. Des fois, elle fume à poil devant la porte. C'est sûrement sa pute.”

Schwarz nota un éclat noir dans l'œil de Jeanette.

“D'accord, il la paie pour le sexe, traduisit-elle inutilement. Il la paie avec de la drogue ?

— C'est pas mes oignons.”

Ils savaient déjà que Johnny Bondesson était un taulard endurci. Le central leur avait envoyé un casier bien rempli. Trois ans plus tôt, il avait été incarcéré pour avoir battu à mort son ancienne petite amie, la mère de Klara, mais il avait été libéré faute de preuves. Elle avait à présent perdu ses deux parents, songea Schwarz.

“Johnny habite ici depuis quelques mois, dit Jeppe. Et je sais qu'il a eu trente ans en mai parce qu'il y a eu une putain de fiesta dans la caravane... Et puis il y a bien sûr aussi tout ce que dit ce vieux journal.

— Quel journal ?

— Il est dans sa caravane. Il n'arrêtait pas de la ramener avec cet article qu'il montrait à tout le monde. Après, si ce que ce torchon raconte est vrai... on n'en sait rien.”

Jeanette fit un signe de tête à Schwarz.

“Va voir si tu peux trouver ce journal.”

Schwarz se leva et sortit. Ça n'avait beau être qu'à l'arrière de la maison, il se sentait comme un garçon de courses. Elle aurait attendu une seconde de plus, et pas besoin de lui demander, il y serait allé de lui-même.

Les techniciens en combinaison étaient sur place. Il salua leur cheffe, un pilier de la police scientifique, bien que femme, et demanda après le journal.

“Il est là-bas.” Elle lui indiqua une petite table où certains éléments de l’enquête étaient rassemblés sous plastique. “Il est vieux de deux ans, et comme d’habitude avec les vieux journaux, il est couvert d’empreintes digitales, pas besoin de mettre des gants.”

Schwarz feuilleta le journal en regagnant la maison, et il s’assit sur le perron.

L’article sur Johnny Bondesson s’étalait sur deux pages mais, selon l’habitude des journaux du soir, il était surtout basé sur des photos. Sur plusieurs d’entre elles, il posait avec sa fille alors âgée d’un an, l’air malheureux. Il y avait eu des complications administratives pour obtenir un numéro de sécurité sociale pour la fillette, dans la mesure où sa mère morte était citoyenne polonaise. Klara n’entrait pas dans les bonnes cases quand Johnny avait demandé de l’aide auprès des services sociaux.

Outre cette situation familiale tragique, l’article traitait des difficiles conditions de vie dans les prisons suédoises, dénoncées par Amnesty, et plaignait Bondesson, un garçon mal parti dans la vie, mais qui s’était à présent rangé. Il était sorti de la drogue et avait eu la force de tourner le dos à sa vie criminelle. Pas un mot sur tout ce que Schwarz venait de lire dans son casier judiciaire. Pourtant, Johnny Bondesson n’avait jamais arrêté ni la came ni la baston, merde. Mais l’article continuait en serinant combien ça avait été terrible pour lui, le pauvre, d’être emprisonné pour le meurtre de la mère de sa fille, alors qu’il était innocent. Car Johnny avait un alibi. Le fait qu’il avait déjà été condamné pour violences sur de précédentes petites amies et qu’il s’en était fallu d’un cheveu cette fois-ci qu’il soit reconnu coupable était totalement passé sous silence dans l’article.

Schwarz replia le journal et rejoignit Jeanette qui conversait avec Jeppe, décontractée au fond de sa chaise.

“OK, je comprends bien que, résidant ici, vous avez un accord tacite : vous occuper de vos affaires et laisser les autres tranquilles. Mais vous pourriez nous en dire plus sur ce lieu ? Nous finirons bien par trouver de toute façon, mais vous pouvez nous faire gagner un peu de temps. W&W Bygg ? De quoi s’agit-il ?

— Aucune idée, répondit Jeppe. Mais une bonne femme et son mec passent deux fois par jour. Avant sept heures du matin, et le début du chantier, et à sept heures du soir, quand les ouvriers ont terminé. Ils s'appellent Leif et Maggan.”

Schwarz s'assit et passa l'article à Jeanette, qui commença à le lire.

“Et Leif et Maggan étaient là il y a trois heures ? demanda-t-il à Jeppe, qui opina du chef.

— Le soir, ils passent juste voir si tout va bien, mais le matin, ils remplissent la marmite, là-bas, dit-il avec un geste vers la kitchenette. Et le lendemain ils en rajoutent sur ce qui reste de la veille. C'est toujours le même genre de bouillie. Parfois, Maggan apporte aussi quelques pommes.”

Schwarz avait jeté un œil dans la marmite quand ils étaient entrés. Son contenu gris-brun rappelait le dépôt qu'on trouve quand on nettoie une évacuation de douche, mais ça ne sentait pas si mauvais. Un fumet doux, poivré, avec une sacrée dose d'ail.

“La vieille prétend que cette nourriture contient tout ce dont on a besoin, et que c'est inclus dans le loyer, mais c'est des conneries, juste un moyen de nous soutirer davantage de pognon.” Jeppe se tut pour se gratter le bras. “Mais au final, elle est assez réglo. Elle accepte les paiements en canettes vides et elle a fermé les yeux une fois que je n'avais pas assez pour le loyer.”

Un froissement : Jeanette tournait la page du journal.

“Et combien vous payez pour habiter ici ?”

Jeppe fit un sourire édenté.

“Ça dépend du standing... En ce moment, un billet de cent par jour pour la couchette du bas dans la remise. C'est tout compris. Pas d'embrouilles, c'est assez central, mais quand même isolé. Beaucoup plus d'intimité que dans les hôtels pour célibataires, sans parler des foyers.

— Nous avons compté une trentaine de lits, dit Jeanette. Vous n'êtes que treize en comptant Johnny : où sont les autres ?

— Aucune idée. Certains arrivent tard le soir, d'autres pas du tout.”

Schwarz rassembla ses impressions de cette maison. Six chambres à l'étage, six autres lits au rez-de-chaussée et encore

deux au sous-sol, dont un dans la chaufferie. Avec la remise, le conteneur et la caravane, cela faisait en tout dix-sept chambres, le pire hôtel qu'on puisse imaginer. W&W Bygg était une entreprise créative qui avait trouvé une niche non encore soumise à la concurrence. Hôtel zéro étoile, songea Schwarz en regardant Jeanette pour voir comment elle allait continuer.

“Je comprends, Jeppe, dit Jeanette en reposant le journal. Ramener des prostituées, se droguer, faire la fête, ça ne pose aucun problème. Et tant que ces immeubles en chantier ne sont pas terminés, vous ne dérangez personne.”

Schwarz se tourna vers Jeppe, qui souriait toujours.

“Non, bien sûr. Sauf que moi, je ne paie pas de filles, je prends de la méthadone sur ordonnance et je ne bois rien de plus fort que de la bière. J'habite ici parce que c'est ma meilleure option... Mais après votre descente, il va falloir trouver autre chose.”

Jeanette arracha une page de son carnet, y nota quelque chose et le tendit à Jeppe :

“Appelez ce numéro de la part de Kihlberg, de la police de Stockholm. Je crois qu'il pourrait avoir un lit pour vous.”

Jeppe parut plus confus que reconnaissant. Il prit le papier et gratta sa joue mal rasée en marmonnant un merci silencieux.

“Vous connaissez bien Rikard Stridh ?” demanda Jeanette en tournant les yeux vers lui mais en fixant son regard quelque part derrière.

Croiser le moins possible le regard lors d'un interrogatoire était une technique qu'utilisait parfois Jeanette. On a tôt fait de se laisser manipuler par un sourire, un geste ou une attitude si on a affaire à un menteur habile. En outre, comme un aveugle qui développe avec le temps une ouïe plus sensible, on peut s'entraîner à déceler de nouvelles intonations et nuances de la voix.

Le plus souvent Jeanette se servait de son carnet comme prétexte pour regarder ailleurs.

“Ne dites pas que ça vient de moi, dit Jeppe, mais Rikard et Johnny dealent de la coke, du shit et de l'héro.”

Jeanette avait observé ses mimiques. Petits tremblements autour de la bouche, clignements d'un œil mais pas de l'autre,

sourires fréquents sans raison. Globalement, la signature d'un menteur, mais dans le cas de Jeppe, il s'agissait vraisemblablement des séquelles d'une longue addiction aux drogues et à l'alcool. Son sourire trahissait aussi une phobie aiguë du flic.

“Quand avez-vous vu Rikard et Johnny pour la dernière fois ? demanda-t-elle.

— Dans la salle à manger... vers sept heures.

— Sept heures ? Ce soir, donc ?

— Ouais. Ils étaient là, ils causaient en fumant et en buvant de la vodka. Je suis juste entré pour remplir mon bidon d'eau, et ils étaient toujours là quand je suis sorti.”

Jeanette avait entendu parler de prétendus “hôtels” de ce genre. Une activité clandestine prenant des formes variables. D'après une note interne qu'elle avait eue sous les yeux peu de temps auparavant, on estimait qu'il y en avait au moins une centaine dans la région de Stockholm, dont plusieurs en centre-ville. Un policier tentait en ce moment même de retrouver les propriétaires, et Jeanette espérait qu'ils n'avaient pas déjà effacé les films de vidéosurveillance.

“Merci, Jeppe. Je crois que nous avons fini. Appelez-nous si vous avez oublié quelque chose.”

Il sourit à nouveau.

“Ils roulent dans un SUV noir.

— Qui ça ?

— Leif et Maggan.”

Il y avait apparemment là une dizaine de huttes en bois quand le petit espace vert autour de la maison de maître s'appelait Le Jardin magique, un projet culturel enterré quelques années plus tôt.

La dernière encore debout était une misérable petite baraque de deux mètres sur deux avec des murs rouges et des coins blancs comme une maison suédoise traditionnelle. L'édifice penchait, une échelle branlante permettait d'y accéder. La petite fille en pyjama jaune y dormait, son nounours sous le bras. La soi-disant experte qui s'était entretenue avec Klara semblait soucieuse.

“Nous avons besoin d’un tuteur temporaire, dit-elle en apercevant Jeanette. J’ai appelé les services sociaux. Ils vont revenir vers nous, mais la question est de savoir où Klara va passer la nuit.”

La femme secoua la tête.

“Elle ne dit pas grand-chose et, à part avec sa peluche, elle semble éviter tout contact physique. Elle est peut-être traumatisée, légèrement autiste, ou les deux. Je ne sais pas encore, malheureusement, mais en tout cas je préconise du sommeil pour le moment.”

Éviter le contact physique ? songea Jeanette en revoyant Schwarz et Klara. Schwarz lui tenait la main et la fillette ne semblait rien avoir contre.

Elle se tourna vers la maison. Schwarz parlait avec les techniciens de la police scientifique et Jeanette reconnut la silhouette géante de leur cheffe. Ils devaient crever de chaud dans leurs combinaisons blanches. Il faisait toujours plus de vingt degrés, peut-être même vingt-cinq.

Devant le portail ouvert de la palissade était garée la voiture de patrouille et, derrière ses vitres teintées, Rikard Stridh attendait, probablement frustré de n’avoir parlé à personne depuis des heures. Par précaution, Jeanette avait demandé aux gars de pousser la clim, façon été islandais. Elle supposa que Stridh avait cessé de suer. Il pouvait bien attendre encore un peu.

“Que disent les légistes ? demanda-t-elle à Schwarz quand il la rejoignit.

— La cause de la mort est un coup de feu en plein visage. Ils ont trouvé des traces de lutte et des empreintes de chaussures dans le gravier autour du corps. Trois différentes.

— Trois ? Pas deux ?

— Trois, dont deux sont des chaussures de sport qui ont marché dans le sang. La troisième paire, ce sont les Converse usées jusqu’à la corde de Johnny.”

L’image de ce qui s’était passé commençait à s’éclaircir. Si Jeanette avait eu devant elle un puzzle composé de cinq cents pièces représentant un ciel bleu clair et cinq cents autres une mer d’un bleu identique à s’y méprendre, elle avait à présent

trouvé les pièces marquant la ligne d'horizon. Il ne restait plus qu'à trier tout le reste.

Elle regarda son collègue.

“Schwarz... Tu avais l'air de bien t'entendre avec la fillette. Réveille-la et demande-lui pourquoi son papa était tellement pressé de partir aujourd'hui.

— Est-ce que c'est une bonne idée ? L'experte monte la garde.

— Demande-lui aussi pourquoi son père jouait avec son pistolet.”

Schwarz hocha la tête, mais il était évident qu'il obéissait, contraint et forcé. Parfois, on avait l'impression qu'il protestait et remettait tout en question par principe, souvent avec obstination. Et les personnes obstinées vivent dans l'illusion d'exercer leur liberté de penser en allant à contre-courant, alors qu'en réalité elles sont entièrement dirigées par ce que pensent les autres, puisqu'il faut absolument qu'elles en prennent le contrepied. Schwarz était exactement comme ça.

Jeanette soupira en constatant qu'elle aussi avait un comportement puéril en s'agaçant à son sujet. Ils se déconcentraient.

Elle composa le numéro du policier chargé des recherches en espérant qu'il en saurait davantage au sujet de W&W Bygg que ce qu'on trouvait en ligne sur le registre des sociétés.

“Salut Jeanette, répondit-il. Je suis en train de faire un résumé. Un instant.”

Tandis qu'elle entendait un crépitement de clavier, elle jeta un œil vers la hutte en bois. L'experte croisait les bras à côté de Schwarz qui se penchait dans l'ouverture. Klara s'était réveillée, elle s'était redressée et se frottait les yeux, son nou-nours dans les bras.

“Ils ont une boîte postale, dit le policier à l'autre bout du fil. Mais plus intéressant, il y a l'adresse de la société, une maison de plain-pied à Salem, propriété du même couple, Leif et Margareta Wettergren...” Il rit. “Tiens-toi bien... Il y a quatre autres sociétés domiciliées à cette adresse, avec d'autres dirigeants, dans le registre des immatriculations vingt-deux voitures et six camionnettes, et, cerise sur le gâteau, quatre-vingt-dix personnes inscrites comme hébergées à cette adresse.

— Quatre-vingt-dix ?

— Oui, c'est ça. Une par mètre carré, apparemment. Ce n'est pas inhabituel, et je ne pense même pas que ce soit un record."

Même si Jeanette avait assemblé quelques pièces supplémentaires de son puzzle, elle soupçonnait que ce qui s'était produit sous le pont de Kvarnholm n'avait pas grand-chose à voir avec le couple Wettergren. Il fallait cependant aller les voir à Salem. Elle remercia son collègue et raccrocha.

Jeanette rejoignit la hutte. La fillette descendit la petite échelle et prit la main de Schwarz. "Klara devait avoir besoin de dormir un peu", dit-il en s'accroupissant. Il fit un geste en direction de Jeanette. "Elle, là, c'est ma cheffe. Tu voudrais lui redire ce que tu viens de me raconter ?

— Papa a pris son pistolet et a couru après le bonhomme, dit Klara en regardant à la dérobée Schwarz, qui l'encouragea d'un hochement de tête.

— C'est Rikard que tu appelles le bonhomme ?" demanda Jeanette.

La fillette fronça le front.

"Non, Rikard a aidé papa à chasser le bonhomme.

— Et qui c'est, ce bonhomme ?"

Klara commença par secouer la tête, puis elle s'illumina. "Est-ce que tu sais quand papa va revenir ?" demanda-t-elle avec une lueur d'espoir dans ses yeux bleus.

## SALEM

Il était minuit tout juste passé quand ils approchèrent de Norsborg en route pour Salem. L'objectif, une maison en périphérie d'une zone pavillonnaire, était sous surveillance depuis quarante-cinq minutes mais, d'après la patrouille envoyée sur place, on n'y voyait pas l'ombre d'une seule des quatre-vingt-dix personnes domiciliées à cette adresse.

Schwarz et Jeanette avaient emmené deux policiers en civil, Nils Åhlund et la nouvelle, Olivia Jensen, les seuls disponibles. Schwarz avait travaillé dix ans avec Åhlund et il leur arrivait même de descendre une bière sans causer boulot. Åhlund était loyal et drôlement gentil, peut-être un peu trop pour ne pas lui porter préjudice. Il ne savait pas grand-chose d'Olivia, à part qu'elle était aussi bourrue que mignonne. Olivia et Åhlund étaient tous deux fatigués après une longue journée de travail, elle bâillait au volant et il était assis à côté, les yeux caves.

Schwarz et Jeanette étaient sur la banquette arrière, chacun une tablette sur les genoux : tandis que Jeanette, pour la deuxième fois en quelques heures, établissait une ordonnance de perquisition, Schwarz tentait de tuer cette demi-heure de voiture en mettant au propre le procès-verbal de leur interrogatoire de Rikard Stridh. Schwarz était le premier à reconnaître que ce n'était pas trop son fort.

Il remit l'enregistrement au début pour la troisième ou quatrième fois. Il avait des écouteurs à réducteur de bruit qui le coupaient du monde extérieur et amplifiaient ses propres pensées.

La voix de Jeanette était plus grave qu'en réalité.